

COURRIER DES THÉÂTRES

La transformation d'un *skating rink* en salle d'opéra n'est pas chose facile, pourtant elle vient d'être faite en notre ville pour le *Crystal Skating Rink* qui est devenu maintenant une salle de théâtre sous le nom de *Crystal Palace Opera House*. Cette transformation est complète et de plus, ce qui ne gâte rien, fort réussie.

L'idée est nouvelle, et Montréal doit à l'esprit d'entreprise du directeur de la nouvelle scène, M. Rolland G. J. Barnett, de posséder, en été, un autre lieu de réunion pour les amusements de bon ton. Les représentations d'inauguration données samedi dernier ont prouvé que le besoin d'un tel théâtre où le public peut entendre de bons opéras-comiques pour des prix très modérés se faisait sentir depuis longtemps dans une ville qui grandit aussi rapidement que Montréal. *Iolanthe* de MM. Gilbert et Sullivan avait été choisie pour le spectacle d'ouverture et pour montrer la bonne composition et le talent de la troupe. Cette pièce, une des meilleures de ces auteurs, est vraiment charmante, le libretto en est vif et amusant et la musique toute pétillante. C'est une critique très adroite de la chambre des Lords d'Angleterre, comme *Pinafore*, et en même temps une variation heureuse des conventions de l'opéra italien. Les opéras-comiques dans lesquels la note du bouffe est forcée sont communs de nos jours, mais dans les ouvrages de Gilbert et Sullivan il y a quelque chose de différent, et des effets irrésistibles sont produits, comme dans le rôle de madame Agnès Booth, dans *Engaged* de Gilbert, par le sérieux imperturbable avec lequel sont dites les choses les plus comiques.

Le public a compris et savouré les paroles si pleines d'esprit de Gilbert et la douce et pénétrante musique de Sullivan et a montré par ses applaudissements répétés qu'il appréciait les efforts des acteurs. La troupe est réellement très bonne et M. Barnett peut se féliciter d'avoir pu s'attacher des artistes de mérite comme Miss Janet Edmondson et Signor Brocolini. Le rôle de *Phyllis*, joué par Miss Edmondson, a été très bien rendu et le *Strophon* de Signor Brocolini ne laisse rien à désirer. Cet acteur possède une voix magnifique et est bien connu des amateurs de notre ville. M. Seymour dans le rôle du *Lord Chancellor* a obtenu un grand succès et c'est grâce à ses efforts que la représentation a été irréprochable. Il a très bien chanté et avec tous ses effets la chanson du *Lord Chancellor* et les pouvoirs de sa voix ont pu être pleinement appréciés. Miss Evans (*Iolanthe*) et Madame Knowles (*Fairy Queen*) ont été excellentes sous tous les rapports. Le jeu et le chant de M. Alfred Willkie (*Lord Mount*) sont de bon goût et de grand style, cet artiste possède une belle voix de ténor dont il sait se servir.

L'espace nous manque pour donner plus de détails, mais nous espérons pouvoir rendre compte des autres succès remportés par ces excellents artistes quand les autres opéras promis seront donnés. La troupe entière a chanté *Rule Britannia* avec accompagnement d'orchestre et de chœur; MM. Willkie et Brocolini dans les solos ont récolté de nombreux bravos et mérité des rappels enthousiastes.

LE MONSIEUR AU MONOCLE.

MODES DU JOUR

Monsieur le rédacteur en chef,

Il fait froid; parler printemps, rubans et chiffons par ce temps à fourrures serait un non sens. Je profite d'un bon petit rhume pour m'excuser moi-même de ne pas faire ma chronique.

Veuillez agréer, etc.,

PÉPIA

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XI

ORGUEIL ET HUMILITÉ.

(Suite.)

—Vous, mon oncle, Roch, moi et...

—Et Diégo! dit l'abbé en souriant. Ah! je sais bien que tu voudrais le traiter royalement; mais il se contentera, mon enfant, je te l'assure, et si je ne mange pas, il n'en fera guère plus. Les amoureux vivent d'air et d'espoir. En tout cas, il n'aura pas à se plaindre de nous. Et maintenant à l'œuvre, mes enfants, ne perdons plus de temps; mets le couvert, Marie; Roch t'aidera.

A ce moment un bruit de pas résonna dans l'escalier de pierre, et par la porte ouverte l'abbé Juan vit entrer don Gasquard.

XII

LE DEVOIR.

Sur un signe du vieillard, Roch et Marie s'étaient retirés. Quant au prêtre lui-même, il était resté un moment interdit, le regard attaché sur l'alcade. Celui-ci n'avait pas prononcé une parole, mais sa physionomie sombre et hautaine laissait voir sans équivoque qu'il s'attendait à une nouvelle lutte et qui était prêt à l'affronter.

L'abbé Juan s'était rendu compte dès l'abord de cette disposition agressive du père de Diégo. Aussi aurait-il reculé devant l'explication qu'il avait provoquée lui-même, s'il en eût été encore temps. Il sentait en effet qu'après le premier échec infligé à ses tentatives de conciliation, l'homme entier et impérieux à qui il avait affaire ne reviendrait point sur une décision fermement arrêtée et catégoriquement exprimée.

Cependant la situation était telle qu'elle réclamait une solution immédiate. Il arrive souvent que l'imminence du péril donne un courage à ceux qui se trouvent face à face avec lui. Les plus timides, dans ces circonstances, cèdent à je ne sais quelle impulsion que de sang-froid ils n'eussent point subie. L'abbé Juan était dans ce cas. Il fallait vaincre ou succomber, et la victoire même ne pouvait être profitable qu'à la condition d'être remportée sur l'heure.

Or, cette victoire, comment l'obtiendrait-il? Braver ouvertement les préventions de Gasquard, il l'avait fait une première fois sans autre résultat que d'avoir empiré le mal, et il ne pouvait recommencer sous peine de rendre toute entente entre le père et le fils à jamais impossible. Recourir à l'insinuation, à des artifices de plaidoirie, son caractère sacré le lui défendait, et sa nature franche et incapable de ruse y eût d'ailleurs répugné.

Toutes ces réflexions traversaient en même temps son esprit, sans qu'il crût pouvoir se décider à choisir l'une ou l'autre de ces alternatives. Mentalement il invoqua le secours divin en qui il avait confiance absolue, et comme s'il eût eu tout à coup une inspiration:

—Gasquard, dit-il de sa voix la plus humble en tendant la main à l'alcade, vous ne voulez donc pas être l'ami du pauvre vieillard dont le

dévouement pour vous ne s'est jamais démenti? Gasquard n'avait pas répondu aux avances du prêtre.

—Soit, dit l'abbé plus ému que blessé de cet affront, mais je vous avertis que vous agissez mal en repoussant ma main. Je vous avais fait prier de venir me voir pour renouer notre amitié que je ne puis considérer comme irrévocablement rompue.

—Notre amitié? Savez-vous, monsieur l'abbé, si je puis être encore votre ami?

—Quel motif vous empêcherait, puisque je n'ai jamais cessé d'être le vôtre?

—Monsieur l'abbé, il ne vous sied pas de dissimuler. Vous m'avez caché un secret que tout le village a connu avant moi, quand mon nom et ma personne y étaient directement engagés. Vous avez par là, monsieur l'abbé, commis une faute grave.

Le prêtre eût un tressaillement. Il ne s'attendait pas à cet argument personnel, aussi brusque qu'outrageant.

—Commis une faute? répéta-t-il, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues pâles; vous savez bien que je ne mérite ni cette accusation, ni cette injure.

—Soyons francs, monsieur l'abbé. Mon fils est riche, il sera tôt ou tard mon héritier, puisque la loi le veut ainsi. Or, vous saviez tous ses torts envers moi et ma juste colère contre lui, et, malgré cela, vous n'avez pas hésité à le couvrir de votre protection, je dis de plus, vous l'avez fiancé à votre nièce, vous lui avez donné asile dans cette maison.

—La calomnie s'attaque volontiers aux ministres de Dieu. Mais ma conscience est au-dessus de la malice des hommes.

—Mon fils loge ici. Le nierez-vous?

—Vous vous trompez, Gasquard. Votre fils partage la cellule de mon sacristain dans l'église.

—Eh bien?

—Je n'ai fait que suivre vos ordres: votre fils est inscrit sur le billet de logement du sergent.

—Soit. Mais vous lui avez, devant tout le village, tendu les bras, quand je l'ai maudit et chassé de ma présence.

—J'ai fait mon devoir, rien de plus. Je vous l'ai déjà dit: serviteur de Dieu, je suis à la Chênaie pour accueillir les affligés et pour les consoler.

—Et si je prouvais qu'en le soutenant comme vous le faites vous n'avez qu'un but égoïste et criminel? Si, pour mettre un terme à vos manœuvres, je m'adressais à la justice?

—À la justice? dit le curé en pâlisant.

—Oui, à la justice. Je suis père, j'ai des droits sur mon fils.

—Malheur à vous, Gasquard, si vous persistiez dans ce dessein. Savez-vous pourquoi, j'ai attiré votre fils dans cette maison, quand vous l'avez banni de la vôtre? J'ai voulu lui donner ce que vous lui aviez enlevé: la paix du cœur. J'ai voulu lui inspirer ce que votre sévérité implacable ne lui eût jamais fait connaître: le repentir. J'ai voulu le conduire, le pousser dans vos bras.

—En effet, c'est bien là votre plan.

—Je ne mérite pas cette parole de mépris, Gasquard. Votre orgueil me fait un crime de mon dévouement. Je ne m'en étonne pas, mais je vous plains. Vous êtes de ces âmes égarées dont le prêtre a pitié et que Dieu lui commande de sauver. J'ai déjà ramené votre fils à de meilleurs sentiments. Je vous y ramènerai vous-même.

L'alcade eut un geste d'impatience:

—Monsieur le curé, dit-il avec raideur, avant de vous occuper de ce qui se passe chez vos voisins, vous feriez mieux d'ouvrir les yeux sur